

## MME. ATOMOS FAIT PARLER LES MORTS

### CHAPITRE PREMIER

Le vieux cimetière d'Evergreen s'endormait doucement dans la tombée du crépuscule.

Cimetière afro-américain établi un peu à l'est de la ville de Richmond, Virginie, il datait de 1891, et plusieurs afro-américains célèbres y reposaient, dont Maggie L. Walker, John Mitchell, Jr., et le Révérend J. Andrew Bowler.

Hélas, l'organisation responsable du cimetière s'était révélée moins que compétente et, six ans plus tôt, avait été forcée de vendre plus de 5000 parcelles à la Metropolitan Memorial Services, qui avait rapidement fait faillite.

En cette belle soirée de juin 1976, une grande partie du cimetière était complètement envahi par le kudzu et était en passe de redevenir ce que le site avait été à ses origines : une forêt dense et touffue.

Classinia s'y avançait, avec la tête penchée. À cette heure, l'endroit était désert. Classinia négligeait les allées de ensevelies sous le kudzu. L'herbe drue amortissait ses pas. Cette fille était étrange. Elle donnait l'impression de glisser, tel un fantôme qui serait venu à la recherche de vieilles carcasses à la chair putréfiée.

Classinia était jeune. À peine plus de vingt ans. Sa silhouette déliée respirait la santé comme l'amour de la vie. Du fait d'un crépuscule qui s'assombrissait peu à peu, sa peau virait vers un noir ténébreux, propice aux ombres.

C'était une Caraïbe typée, assurément : superbe ; une beauté noire aux pommettes hautes et aux lèvres charnues. Elle venait d'Haïti, mais d'assez loin de Port-au-Prince, dans la désolation des montagnes bleues de la Gonave, là où l'on savait – depuis toujours – pratiquer les vieux rites, ceux conservés secrets.

Les initiés ne pouvaient pas s'y tromper, car Classinia rassemblait sur sa peau des artifices anciens, et, au milieu de ses colifichets, elle avait su ménager le culte des Ancêtres. Sa tenue surprenait, car elle était déroutante.

Classinia étincelait. On pouvait la trouver bizarre, vêtue d'une longue jupe de mousseline immaculée et d'un haut chapeau d'homme. De grosses lunettes opaques dissimulaient ses yeux. Des colliers en surnombre épaississaient son cou.

Une angoisse plutôt sourde lui figeait le visage. Ses traits se durcirent et acquirent comme une consistance de pierre. Depuis plusieurs instants, sa démarche envoûtait. Elle retenait aussi, du coin de ses lèvres, le mégot mordillé d'un gros cigare éteint.

Symboliquement, elle n'était plus une femme ordinaire. Elle s'était transformée en *Papa Nebo*, autrement dit un oracle étrange, asexué, une créature recherchant avant tout le contact des morts comme les caresses des corps pourris. Ses lunettes aux verres noirs distillaient l'impression que le trépas des hommes pouvait devenir infini.

Une vérité se dévoilait alors : ici, désormais, Classinia s'était muée en une créature hybride : homme ou femme mélangés, voire les deux sexes, à la fois. Sa démarche était trébuchante. Elle se voulait saccadée, sans la moindre élégance, ignorant sa souplesse d'origine.

Classinia cessa son avance lorsqu'elle arriva devant une stèle de marbre noir. Des runes énigmatiques, martelées dans la pierre, évoquaient le souvenir d'une certaine *Maman Brigitte*.

On l'attendait. C'était l'heure. Cette fois, Classinia ne parut pas surprise, car *l'autre femme* n'était pas très loin, à peine dissimulée dans l'ombre. En dépit de la nuit tombante, cette inconnue était d'une grande beauté, mince, élégante. Son visage, par instants, saillait hors des ténèbres.

Ce fut un moment fort. Classinia trouvait attiré par l'expression des yeux de *l'autre*, intenses, élégamment bridés.

Était-elle Asiatique ?

L'inconnue s'avança et tendit les bras. Classinia s'y logea. La jeune Caraïbe se trouvait subjuguée. La Noire et l'Asiatique se maintinrent enlacées, mais l'affaire n'était pas – spécialement – une simple manifestation d'amour. En rien il ne paraissait s'y glisser la moindre note de sensualité. Bien davantage, c'était une sorte d'attachement, étrangeté magique, une attirance purement de circonstance, l'aboutissement d'un long chemin. La fille aux yeux bridés, cette autre beauté venue d'ailleurs, d'au-delà des mers, avait la voix rauque, mais néanmoins chaude et persuasive :

— C'est l'heure. Oui : maintenant. C'est à toi de choisir.

Classinia comprit, et elle obéit. La jeune noire, dans les tréfonds de sa chair, subissait le rigoureux ascendant qu'exerçait sa compagne, la très étrange Asiate. Toutefois, la Caraïbe ne semblait pas rétive. Ses dents se découvrirent en un sourire magique :

— Bien sûr, ma'am, fit-elle dans un sabir presque inaudible.

Ensuite, elle se pencha pour récupérer dans le fond de son sac plusieurs merveilles de circonstance, tel un morceau de cordon ombilical – desséché, momifié – soigneusement enveloppé dans les feuilles vénéneuses d'*hippomane mancinella*.

Enfin, rejetant sa tête largement en arrière, elle se crispa. Elle écarta les jambes, avant de brandir, du bout des bras, une bouteille de rhum et un gourdin. Elle avait changé de peau. Elle jouait un autre rôle. Elle était devenue une étrangère. Elle portait sur son épaule, en sautoir, les attributs magiques de *Gouédé Oussou*, l'Ivrognesse du Culte Vaudou.

L'Asiatique, à présent, venait de reculer. Elle demeurait indécise, mais sans qu'on puisse comprendre pourquoi. Il n'y avait aucune raison, car la jeune Classinia se montrait de plus en plus aérienne, entrant en transes.

Avec un mouvement de rage l'Haïtienne cracha son mégot. Elle bavait. Ses membres s'agitaient avec vigueur, se projetant dans tous les sens avec des mouvements de plus en plus violents. Elle balbutiait :

— *Maman Brigitte...*

Maman Brigitte ? Celle-là qui était l'épouse attentionnée de l'immonde Baron Samedi, la créature qui était la protectrice des stèles et des cimetières ?

Ici, ce soir, dans l'enceinte touffue du cimetière d'Evergreen, il s'agissait pourtant de d'une chose différente.

On sanctifiait. On venait à la rencontre d'une autre *Maman Brigitte*, l'âme de ce site négligé, celle de la plus vieille des esclaves. Car ici, on préservait les tenants de sa mémoire tel un joyau précieux.

L'autre femme, l'Asiatique, connaissait son rôle. Elle partageait le rite sans y être entraînée. C'était la condition première de sa présence nocturne au pied du mémorial.

Aussi déposa-t-elle sur le sol une petite bougie blanche et une poignée de feuilles d'acacia sauvage. Puis elle alluma une mèche immaculée. Une mince lueur se refléta sur le plat de la stèle où se trouvait gravé le patronyme de l'aïeule.

Les deux femmes s'agenouillèrent. Elles saisirent deux pierres blanchâtres qu'elles entrechoquèrent violemment. Était-ce pour réveiller le vénérable Baron Samedi, dont la charge était de préserver l'âme des cimetières ? L'évidence s'imposait. Car ici, sans l'approbation du Baron, il pouvait se révéler dangereux de réveiller un mort. Ou d'ouvrir une tombe.

Pourtant, c'est exactement ce que l'Asiatique – accompagnée de la *Nebo* Classinia – avait l'intention de faire.

Des feuilles d'acacia furent projetées en direction de l'esprit. Sans attendre d'autres signes, l'Haïtienne proféra :

— Dormi pa'fumé, Baron Samedi !

Puis elle ajouta, dans son jargon créole :

— *Mortou tombou miyi !*

Ce qui signifiait : « Le mort de la tombe est à moi ! »

Les deux femmes attendirent.

Enfin, une forte respiration se fit entendre, suivie par une plainte assourdie, laquelle se termina par un hurlement de douleur. À ne pas en douter, le cadavre s'insurgeait. Il ne voulait pas quitter son antique sépulture. L'issue du rite magique semblait proche.

Cette fois, l'Asiatique n'avait plus qu'à se pencher, qu'à tourner la tête...

Juste derrière la stèle, le tertre gazonné frémit. Puis, ce furent les herbes qui se couchèrent. Par en dessous, la terre commença d'apparaître. Elle était jaune et caillouteuse, sèche, puis fluide. Dès lors, elle se creusa pour dégager une fosse de six ou de sept pieds de long, sur trois de large.

À l'intérieur, il n'y avait rien d'autre que de la noirceur et du vide. Mais quand même, au bout d'un instant, il vint s'y concentrer un brouillard lumineux qui devint, avec le passage des minutes, de plus en plus épais, prenant de la consistance.

Malgré toute sa retenue et son assurance, l'Asiatique se rejeta brutalement en arrière. Était-ce de la peur ? Pourtant elle seule – elle seule – était responsable de qui allait arriver. Aussi serra-t-elle les dents, ignorant la sueur glaciale qui, lentement, recouvrait son corps. Elle lutta contre ses tremblements.

Au plus profond de la tombe, le brouillard se cristallisait. Il se matérialisait sous la forme d'un corps. Mais ce dernier était petit, malingre. Ce ne pouvait être que la dépouille d'une femme, d'une très vieille femme.

C'était donc un cadavre de l'ancien temps, usé par les années, perclus dans sa chair. Une esclave, sans qu'on puisse s'y tromper. D'ailleurs, que pouvait-on imaginer trouver d'autre dans un cimetière réservé aux noirs ?

Classinia s'avança ou, plutôt, rampa, sans oser relever la tête. Son front se couvrait de poussière. Elle avait perdu son chapeau et ses lunettes pendaient de guingois. Elle se mit à genoux et, d'une main timide, toucha la silhouette.

*Et le cadavre ressuscita !* Il entreprit de respirer.

La peau de la vieille femme, du spectre réincarné, était parcheminée. Sa bouche s'ouvrait sur des chicots horriblement noircis. À travers les échancrures de ses haillons pourris, ses épaules et ses cuisses saillaient telles des cordes sèches. Ses mains ressemblaient à des serres, ses pieds à des racines. Ses yeux s'ouvraient sur des puits d'ombre. Une lueur scintillante y fit une apparition furtive, glissant à leur surface.

La jeune Classinia – la *Nebo* haïtienne – paraissait dépassée, horrifiée par tout ce qu'elle venait, naïvement, de déclencher. Mais, ce ne fut qu'un moment passager. La fille se montrait courageuse. Elle se pencha encore vers l'infâme masse de chair que le brouillard magique venait d'enfanter. Ses lèvres se plissèrent en un baiser immonde, lequel vint claquer dans la nuit, avant de se terminer en un glissement humide.

Oh, c'en était assez ! La silhouette du cadavre, de l'esclave noire revenue à la vie, se redressa lentement, avant de prendre une position assise.

— C'est tout ? Me ne serais-je trompée ? murmura l'Asiatique.

La renaissance du mort s'améliora. L'apparition nouvelle prit de la consistance. Ses épaules se renflaient, de même que sa poitrine. Il lui poussa deux seins, qui se mirent à saillir orgueilleusement hors du suaire troué.

Le vieux cadavre pourri se transformait en femme. En une vraie et belle femme, bien tangible. À part que son visage restait des plus mort. Mais, cependant, ses yeux sombres – loin d'être ternes – semblaient être devenus le point de convergence d'une fabuleuse énergie...

Classinia lâcha un cri. Elle fut repoussée. L'apparition s'était redressée. Elle occupait pleinement l'espace autour d'elle. Mais néanmoins, à l'issue de ses premiers pas, elle se mit à trébucher. Elle s'efforçait de retrouver un équilibre sommaire, ce qu'elle finit par réussir.

— Tu es la bienvenue parmi nous, murmura l'Asiatique, et avant d'ajouter : Mais n'oublie pas : maintenant, tu es en mon pouvoir !

La femme aux yeux bridés paraissait très sûre d'elle. Mais avait-elle raison ? Il semblait que oui, car l'esclave ressuscitée lui fit allégeance, inclinant la tête en signe de soumission, sans se laisser aller à des mouvements provocateurs.

Elle paraissait contente d'être revenue à la vie. Elle souriait avec bonheur tout en poursuivant les étapes nécessaires à sa renaissance.

Ses dents se mirent à blanchir, brillant dans la lumière de la Lune. Ses cuisses et ses hanches se galbèrent. Cette fois, elle n'avait plus cette allure d'un cadavre répugnant ; elle contrastait avec Classinia, laquelle semblait soudain perdre la vigueur de son âge naturel, et tous ses éclats de vie.

L'Haïtienne se mit à se tordre, avec des mouvements désordonnés. Au cœur même de sa chair, elle était torturée par une douleur atroce. Elle mordait le sol. Elle se retournait les ongles tandis que l'ancienne esclave, celle issue du tombeau, récupérait à son profit cette vie abandonnée qui n'avait plus envie de se battre, plus la force d'exister.

Il y eut un hoquet sourd, puis ce fut tout. Classinia était morte. Elle avait joué son rôle. Elle n'était plus qu'une dépouille sèche, et l'Asiatique, d'un coup de pied indifférent, repoussa son cadavre.

La femme aux yeux avait toujours les nerfs tendus. Elle frissonna. Elle avait réussi ! Et quelle réussite ! Elle s'en trouva heureuse.

Elle avança la main, invitant l'esclave morte à se rapprocher. Celle-ci obéit et fit un pas en avant. Et là, eut lieu le tout premier contact entre les deux femmes. Leurs peaux étaient totalement froides, distantes et étrangères, particulièrement du côté de la vieille noire.

En outre, il continuait à se dégager de sa chair une fade odeur de feuilles pourries.

Des paroles furent prononcées :

— Tu es encore un devenir, dit l'Asiatique, mais j'ai de grands espoirs pour toi. Et puis, en t'arrosant de parfum, tu feras illusion.

La noire parut comprendre. Son visage devint de plus en plus expressif. Cette fois, on pouvait dire qu'il était séduisant, même en exceptant cette asthénie profonde qui contrariait chaque geste, assumés ou ébauchés.

— Sois rassurée, on va s'occuper de toi, poursuivit l'Asiatique.

Elle décida de prendre les choses en main. Depuis qu'elle avait trouvé Classinia, et s'était servie de l'Haïtienne pour arriver à ses fins, elle n'avait fait que suivre, que subir. Mais maintenant tout allait changer...

Aussi prit-elle la négresse par le bras. D'un geste ferme, elle l'entraîna. L'une traînant l'autre, elles quittèrent le cimetière.

Aux abords, c'était le grand désert. Il semblait que les riverains faisaient un détour pour éviter le cimetière. Même les bruits de la circulation semblaient lointains, assourdis.

L'Asiatique fit un signe.

Une Lincoln Continental émergea des ténèbres. Ce n'était pas un modèle récent ; on aurait dit celle qui avait servi de corbillard, en son temps, au Président Kennedy.

La voiture vint se garer doucement. Selon toute vraisemblance, elle était là, à attendre l'Asiatique, depuis un bon moment. Une porte arrière s'ouvrit. L'Asiatique y poussa sa compagne encore incertaine, puis s'engouffra à sa suite, et referma la portière.

— À mon avis, on n'est pas encore sortis de l'auberge, constata Isadori, lequel se trouvait au volant.

Isadori était un Japonais immense, bardé de muscles, assurément de la même race que l'autre femme, celle qui menait la danse. Ses mains étaient énormes, tout comme ses deux épaules qui apparaissaient monstrueuses.

— Peut-être, mais jusqu'ici, tout se déroule selon mes plans, répondit fermement l'Asiatique. Et puis, n'oublions pas : le jeu en vaut la chandelle.

— C'est vrai. Oui, Madame. Comme d'habitude...

Même Isadori ne pouvait s'opposer aux convictions solidement ancrées de Madame Atomos.